«Cahiers staëliens»

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/studifrancesi/11798>

DOI : 10.4000/studifrancesi.11798

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 139-140

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « «Cahiers staëliens» », *Studi Francesi* [En ligne], 184 (LXII | I) | 2018, mis en ligne le 03 juillet 2018, consulté le 16 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/11798> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.11798>

Ce document a été généré automatiquement le 16 novembre 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

«Cahiers staëliens»

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

«Cahiers staëliens», nouvelle série, Société des Études staëliennes, Paris, Honoré Champion - Genève, Éditions Slatkine, 2016, 261 pp.

- 1 Les commémorations de Germaine de Staël et Benjamin Constant en 2017 ne pouvaient laisser dans l'ombre le 250^e anniversaire de la naissance d'August Wilhelm Schlegel à qui est dédiée la présente livraison. Stéphanie GENAND le dit en ouverture, il s'agit des «années Staël» d'A.W. Schlegel qui eut un rôle majeur au sein du «groupe de Coppet». Dans les huit études de la première partie, on retrouve le précepteur des enfants Staël, le conseiller artistique et le chevalier servant de leur mère, mais il est aussi question de son rôle intellectuel et religieux dans le «sanctuaire» de Coppet, et bien évidemment de Mme de Staël. Marie-Claire HOOK-DEMARLE situe *Le «moment Coppet» dans la vie et l'œuvre d'A.W. Schlegel* (pp. 15-32), entre les pôles de l'*Erlebnis* (l'événement fondateur) et de l'*Erfahrung* (l'expérience acquise). Non sans appréhension, le brillant professeur berlinois accepta en mai 1804 la charge de précepteur. D'abord quelque peu dépaysé par les formes de sociabilité imposées par Mme de Staël, Schlegel s'adaptera et finira par accepter des règles qui n'étaient pas de tout repos, et il réussira même à continuer ses travaux d'érudition entrepris en Allemagne. C'est le lecteur critique de *Corinne* qui a retenu l'attention de Jochen STROBEL (*Narcisse et muse dans "Corinne ou l'Italie". Avec des remarques sur la correspondance entre A.W. Schlegel et Germaine de Staël*, pp. 33-53). Le caractère révolutionnaire et romanesque de l'héroïne, la part autobiographique dans son portrait et sa trajectoire n'ont pas échappé à Schlegel qui avait accompagné l'auteur en Italie, ni, bien évidemment, l'opposition Nord/Midi déjà étudiée dans ses cours. Plutôt que d'établir des parallèles biographiques (le roman à clef), l'auteur, par le biais de la recension de Schlegel, met en évidence la poétique narcissique qui subvertit le modèle romanesque de l'époque marqué par le masculin, au profit d'une «fusion anti-classique de l'art et de la vie au sein de l'enthousiasme», où l'on voit Corinne et Oswald, la femme écrivain et l'homme muse, se rejoindre dans une union

fantasmagique. De leur communication épistolaire, narcissique et finalement destructrice, on retrouverait quelques échos dans les lettres que Schlegel adressa à Mme de Staël, à ceci près que la catastrophe fut évitée parce que Schlegel consentit à n'être qu'un esclave. Dans le «groupe de Coppet», les tensions n'étaient pas rares comme l'illustre l'histoire des rapports entre Schlegel, nationaliste convaincu, et le libéral Sismondi. Hector CANAL commente cette mésintelligence qui perdura, car les différends idéologiques étaient bien trop importants et aggravés par des soupçons de plagiat (*Schlegel et Sismondi. Le philologue, l'historien et la littérature*, pp. 55-81). Bien que leurs objets d'étude soient proches, leurs objectifs et leurs méthodes sont radicalement différents. Parce qu'elle a été souvent sous-estimée, c'est à une réévaluation de la place d'Albertine Necker de Saussure qu'invite Stefan KNODLER («*Schlegel (écrit par moi)*»). A.W. Schlegel et Albertine Necker de Saussure, pp. 83-104). Grâce à des documents inédits, on voit que Schlegel a permis à la cousine de Mme de Staël de connaître les théoriciens de l'école romantique allemande, qu'il l'a guidée dans ses lectures en ce qui concerne la mythologie, les religions, l'astronomie (fondement de l'athéisme), l'éducation, les questions d'esthétique. S'il ne supportait pas Sismondi, Schlegel appréciait en revanche Werner, dramaturge alors célèbre, du moins jusqu'au jour où ce dernier se convertit au catholicisme. Sabine GRUBER et Ralph ZADE examinent les pages du journal où Werner consigna ses impressions sur ses deux brefs séjours à Coppet, notamment ses échanges et même sa collaboration avec Schlegel qui l'aida pour une de ses pièces («*La fierté avec laquelle j'ose vous attribuer cette qualité d'ami*»). Zacharias Werner et A.W. Schlegel à Coppet, pp. 105-123). Clara Isabel STIEGLITZ se tourne vers le précepteur (*Entre élève et mentor: lumière sur la relation entre Auguste de Staël et A.W. Schlegel*, pp. 125-139). La relation complexe qui unit Schlegel à l'aîné des fils de Germaine est étudiée à partir d'une lettre inédite que ce dernier adressa en 1818 à son ancien précepteur et père de substitution. Un autre aspect des liens de Schlegel avec sa famille d'adoption est évoqué par Claire BAMBERG (*Affaires familiales et religieuses. La correspondance entre A.W. Schlegel et Albertine de Broglie, née Staël (1812-1838)*, pp. 141-156). On découvre un Schlegel familial que les enfants Staël ont considéré comme un second père. Si on ne dispose que de quelques-unes des lettres de Schlegel qui gardent trace de sa profonde et vive sympathie, il se trouve que nous sont parvenues quatre-vingt-huit lettres d'Albertine à travers lesquelles on peut apprécier la relation de père à fille qui les unissait, le rôle de conseillère qu'assura progressivement Albertine, et même celui de consolatrice lors du mariage déplorable de Schlegel. Parmi les principaux thèmes abordés: les travaux personnels (traductions, préfaces, essais), la religion, la théologie. Le dossier se clôt par l'analyse que propose le biographe de Schlegel, Roger Paulin, de l'article sur le célèbre tableau de Gérard («*Corinne au cap Misène*»). *La contribution d'A.W. Schlegel à l'iconographie et mythologie staëliennes*, pp. 157-171). Ce court article, d'une portée limitée mais qui ne passa pas inaperçu (Stendhal le mentionne dans son *Salon* de 1824), fut rédigé à un moment où les relations avec Auguste et Albertine, quoique cordiales, n'étaient plus ce qu'elles avaient été. Il s'agit en réalité d'un hommage qui double en quelque sorte la traduction que Schlegel avait donnée de la *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël* rédigée par Albertine Necker de Saussure, car Schlegel associe la Corinne du tableau à celle du roman dont il avait rendu compte en 1807, sans pour autant interpréter le tableau comme une représentation de Mme de Staël (ce que Gérard s'était bien gardé de faire).

- 2 La deuxième partie rassemble cinq études signées par de jeunes chercheurs. D'abord une question de poétique avec *La Terreur, angle mort de la fiction staélienne* de Laura BROCCARDO (pp. 175-187). Dans l'*Essai sur les fictions* se développe, à propos de la Terreur ou du «problème moral le plus inconcevable qui ait existé», une réflexion sur le représentable et le processus d'identification. Cet exemple de négation de toute humanité (l'impassibilité des bourreaux) réduit à rien la théorie staélienne des fictions «touchantes». Jugeant la Terreur irreprésentable, Staël se rabat sur ses répercussions sociales, dans des œuvres mineures (la nouvelle *Zulma*, l'*Épître au malheur*) rédigées parallèlement à l'*Essai*. Alors que le théâtre occupe une large place dans *De la Littérature* et *De l'Allemagne* (où il est dit que c'est une «littérature en action»), les œuvres et la pratique théâtrales de Mme de Staël ont été longtemps négligées. Après J.-D. Candaux et M.-E. Plagnol-Diéval, Aline HODROGE étudie la pratique du théâtre de société à Genève et à Coppet, entre 1805 et 1811 (*Dramaturgie de la mélancolie staélienne*, pp. 189-202). Si certaines de ces pièces sont comiques, leur fonction est peut-être de tempérer la mélancolie de leur auteur; dans d'autres qui cherchent à susciter la pitié on retrouve trois thèmes éminemment staéliens: solitude, exil, séparation. Pour Mme de Staël, le théâtre est le moyen d'obliger l'homme à se dévoiler en participant (auteur, acteurs, public) à une communion. Du théâtre et de la théâtralisation, il en est aussi question avec Corinne dont l'identité n'a cessé d'être interrogée. Mais qui est Corinne? Margaux MORIN répond d'une manière nuancée en analysant les improvisations au Capitole et dans la campagne de Naples, ainsi que le texte confié à une jeune fille pour qu'elle le lise («Vous ne me connaissez pas»). *La voix et l'identité de Corinne*, pp. 203-215). C'est une voix souvent altérée qu'on entend, parfois jusqu'à l'aliénation, si bien que la réponse à la question d'Oswald – «Qui êtes-vous?» – reste en suspens. Après le théâtre et ses jeux révélateurs, l'épistolaire: Cyrielle PESCHET («J'aime la correspondance»: redécouvrir *Germaine de Staël l'épistolière*, pp. 217-230) expose les raisons qui ont minoré la correspondance dès sa première réception en lui déniait toute valeur littéraire. Cette infortune est due aux interdits familiaux et à la campagne de destructions qui s'en est suivie, sans oublier celles opérées par Necker en 1798, ni les «perfectionnements» d'Auguste. Quant à sa correspondance, la position de Mme de Staël a évolué, mais elle s'est toujours préoccupée de son rapport à la postérité, et donc de la conservation de ses lettres comme moyen d'accès à la connaissance de l'auteur. Sur les pistes ouvertes par G. Gengembre, J. Goldzink et L. Omacini dans leurs études des stratégies discursives dans les *Circonstances actuelles*, Blandine POIRIER (*Germaine de Staël parrésiste dans "Des Circonstances actuelles"*, pp. 231-248) explore plus avant les modalités d'écriture de ce texte en forme d'acte politique, souvent polémique et véhément, qu'elle lit au prisme de la notion complexe de *parrèsia* explorée par Foucault (le discours de vérité). Dans cet ouvrage polyphonique (il s'agit d'une discussion), l'effort d'objectivité est constamment revendiqué d'une voix désintéressée qui se met en scène, et les convictions (la supériorité du culte protestant, la vérité malmenée par la Révolution, l'indépendance de l'individu Staël dans son identité de femme) sans cesse réaffirmées et défendues, sans que soit négligée la prise en compte de possibles objections. Il y aurait donc dans les *Circonstances* une recherche de la vérité, inaboutie puisque le texte est inachevé.
- 3 Dans les *Varia* on lira *La dernière lettre de Charles de Villers à Germaine de Staël* (pp. 251-257) que Monique BERNARD avait citée dans sa thèse en 1976 et qui a été publiée en 1993 par K. Kloocke dans son édition de la correspondance de Mme de Staël, Ch. de Villers et B. Constant. Le 25 avril 1814, Ch. de Villers répond à la lettre émouvante

(«Disposez de moi comme d'une sœur») que Mme de Staël lui avait adressée de Londres le 6, dans laquelle elle s'inquiétait de la future réception en Allemagne de la réédition en préparation de *De l'Allemagne*. Cette réponse ne parvint pas à la «noble Germaine». Commencées dans l'enthousiasme, leurs relations connurent l'amertume et la bouderie, puis elles s'apaisèrent et la fraternité prit le dessus.